

Épreuve de synthèse

Durée : 3 heures.

Consignes

Lisez attentivement les instructions suivantes avant de vous mettre au travail. Il vous est demandé de faire la synthèse, et non une suite de résumés, de l'ensemble des 13 documents présentés, en 350 mots avec une tolérance de 10 %, c'est-à-dire de 325 à 385 mots.

Voici les consignes à suivre :

- respecter l'orthographe et la syntaxe de la langue française ;
- soigner la calligraphie ;
- ne pas donner son avis sur le sujet proposé ;
- ne pas faire référence à un document en indiquant son numéro d'ordre, son auteur, son titre ;
- mettre un signe * après chaque groupe de 50 mots ;
- noter le nombre total de mots dans le cadre prévu sur votre copie et vérifier. Le décompte des mots est systématiquement vérifié par les correcteurs.

Le barème de correction prend en compte tous ces éléments.

Le non-respect de l'une au moins des consignes est fortement pénalisé.

Remarque : La phrase « *Aujourd'hui, 4 juillet c'est-à-dire jour anniversaire de l'indépendance des États-Unis, 75 % des nations de l'ONU se réunissent à New York.* » comporte 27 mots.

Coefficients attribués à cette épreuve

- ESDES : 5
- ESSCA : 6
- IESEG : 6

Document 1

La paternité ne serait plus ce qu'elle était. Pour preuve : les articles, ouvrages et colloques qui depuis une trentaine d'années se multiplient sur un thème longtemps monolithique et quasiment inexploré. Les bouleversements engendrés par mai 68, la fin déclarée – et votée en juin 1970 – de la puissance paternelle au profit de l'autorité parentale donnent alors naissance à une série de questionnements et de remises en cause dont Françoise Hurstel dans *La Déchirure paternelle* sélectionne les principaux témoignages. Relevons, parmi la pléthore de titres qui annoncent « la mort du père », les plus significatifs comme *Vers une société sans père* de A. Mitscherlich ou *Requiem pour papa* de Origlia. Quelques années plus tard (années 80-90), on passe de l'exclusion du père à son « utilité ». Là encore, les intitulés sont symboliques des interrogations qui traversent le monde des pédopsychiatres et des éducateurs : ainsi de A. Naouri qui revendique *Une place pour le père* ou de « l'Association française du conseil conjugal » qui, à l'occasion d'une journée d'études, lance un « Cherche père désespérément ». Plus sobre, le congrès des psychologues s'interroge, en 1993 : « Que reste-t-il du père ? »

La nouvelle loi sur la refonte de l'autorité parentale du 4 mars 2002 reflète la nouvelle réalité ; de la famille : accroissement des naissances hors mariage, augmentation des divorces, familles recomposées... Les pères non mariés ou divorcés continuent à peu voir – ou pas du tout – leurs enfants, d'où la volonté législative de revaloriser la place de chacun et de formaliser la responsabilité commune des deux parents dans l'éducation de leur progéniture. Toutefois, il est encore tôt pour juger de l'efficacité de cette loi : « Si le terme de coparentalité est porteur d'espoir, il n'en reste pas moins vrai, craint la chargée de recherche au CNRS, que c'est une notion très difficile à mettre en œuvre ». Il n'empêche que la situation des parents (mariés, pacsés, divorcés) s'efface de plus en plus au profit de l'intérêt supérieur de l'enfant. « Conjugalité et parentalité ne sont plus données comme un tout cohérent de la famille moderne », relève C. Castelain Meunier dans *Cramponnez-vous les pères*, et il est très réducteur, comme certains sont tentés de le faire, d'amalgamer les modifications de l'exercice de la paternité à la prise d'autonomie des femmes dans les années 1970. Il s'agit là d'un élément à ajouter à tous ceux qui, depuis une centaine d'années, ont transformé l'institution paternelle. C. Castelain Meunier affirme : « Comparé au père moderne, le chef de famille traditionnel jouissait d'une paternité cohérente. L'homme assurait la reproduction sociale et économique de la famille, alors que la femme était tournée vers l'entretien des besoins biologiques et domestiques [...]. La paternité moderne est fragilisée par le fait que, désormais, la femme peut accéder aux mêmes fonctions que l'homme, tout en mettant les enfants au monde. La complémentarité traditionnelle n'a plus de légitimité. Le champ de la paternité n'est plus circonscrit car il perd une partie de sa spécificité ».

L'un des aspects les plus aisément décelables des changements intervenus ces dernières années dans l'appréhension de la fonction paternelle est sans doute la participation du père à la grossesse, à l'accouchement de sa femme ou compagne et à la relation précoce au nouveau-né. Il ne faut pas toutefois assimiler ce que l'on a un peu hâtivement surnommé les « papas-poules » à des « mamans bis. » « La

difficulté est bien de prendre sa place dans le duo mère-enfant sans singer la mère, tout en restant soi-même, c'est-à-dire homme, viril, alors qu'on intervient en jouant un rôle effectué autrefois par des femmes », reconnaît C. Castelain Meunier – ce à quoi, dans *Pères et Bébés*, Jean Le Camus répond d'évidence : « Le père n'est pas la mère [...]. Dès la naissance le père se représenté, se désigne, se nomme comme père », Dans son émouvante *Lettre à une mère*, René Frydman décrit les instants qui précèdent la naissance : « Je dis au père : "c'est peut-être mieux que vous soyez du côté de votre femme, près de son visage". L'homme vient s'asseoir derrière elle, la prend dans ses bras, ils forment ainsi une espèce de corps à deux. Ils s'unissent à nouveau pour la naissance [...]. L'accouchement ressemble à une séparation de la mère et de l'enfant. N'est-il pas plutôt leur première rencontre ? [...] Puis le père les rejoint par la parole, les gestes. Les mots qui se disent alors à trois sont à eux... ». Car si le père moderne a à inventer une relation plus proche, plus affective, plus « domestique » avec son enfant cela requiert l'accord de la mère. Pour preuve : dans les cas de séparation, la garde de l'enfant étant toujours très majoritairement confiée à cette dernière, l'amour et la volonté du père suffisent rarement à maintenir les liens. « Le détachement que les hommes opèrent par rapport aux modèles traditionnels de la paternité se fait en interaction avec les femmes », constate C. Castelain Meunier. Les difficultés de stabilisation de la paternité contemporaine reflètent un malaise qui traduit la recherche d'ajustements par rapport à l'évolution de la condition féminine. Mais si la route n'est pas toute tracée, l'aventure vaut d'autant plus la peine d'être tentée : « On ne naît pas père moderne. On le devient. En lançant des défis à la société, à soi-même, à la femme, à l'enfant ». Alors : Cramponnez-vous, les pères !

D'après Mireille Roques,
« Être père aujourd'hui, un rôle qui n'est plus donné par la fonction »,
Lien Social, n° 677, septembre 2003.

Document 2

D'une manière plus ou moins déguisée, la jeunesse de la femme se consume dans l'attente. Elle attend l'Homme. Certes, l'adolescent aussi rêve à la femme, il la désire mais elle ne sera jamais qu'un élément de sa vie : elle ne résume pas son destin ; depuis l'enfance, la fillette, qu'elle souhaitât se réaliser comme femme ou surmonter les bornes de sa féminité, a attendu du mâle accomplissement et évasion ; il a le visage éblouissant de Persée, de Saint Georges ; il est libérateur ; il est aussi riche et puissant, il détient les clés du bonheur, il est le Prince Charmant. Elle pressent que, sous ses caresses, elle se sentira emportée par le grand courant de la vie comme au temps où, elle reposait dans le giron maternel ; soumise à sa douce autorité, elle retrouvera la même sécurité qu'entre les bras de son père ; la magie des étreintes et des regards la pétrifiera de nouveau en idole. Elle a toujours été convaincue de la supériorité virile ; ce prestige des mâles n'est pas un puéril mirage ; il a des bases économiques et sociales ; les hommes sont bel et bien les maîtres du monde ; tout persuade l'adolescente qu'il est de son intérêt de se faire leur vassale ; ses parents l'y engagent ; le père est fier des succès remportés par sa

filles, la mère y voit les promesses d'un avenir prospère ; les camarades envient et admirent celle d'entre elles qui recueille le plus d'hommages masculins. Le mariage est non seulement une carrière honorable et moins fatigante que beaucoup d'autres : seul, il permet à la femme d'accéder à son intégrale dignité sociale et de se réaliser sexuellement comme amante et mère. C'est sous cette figure que son entourage envisage son avenir et qu'elle l'envisage elle-même. On admet unanimement que la conquête d'un mari – ou en certains cas d'un protecteur – est pour elle la plus importante des entreprises. Dans l'homme s'incarne à ses yeux l'Autre mais cet Autre lui apparaît sur le mode de l'essentiel et elle se saisit en face de lui comme l'inessentiel. Elle s'affranchira du foyer de ses parents ; de l'emprise maternelle, elle s'ouvrira l'avenir non par une active conquête mais en se remettant passive et docile entre les mains d'un nouveau maître.

On a prétendu souvent que, si elle se résignait à celle : démission, c'est que physiquement et moralement elle devient alors inférieure aux garçons et incapable de rivaliser avec eux : renonçant à une vaine compétition, elle s'en remettrait à un membre de la caste supérieure du soin d'assurer son bonheur. En vérité, ce n'est pas d'une infériorité donnée que vient son humilité : celle-ci, au contraire : engendre toutes ses insuffisances ; elle a sa source dans le passé de l'adolescente, dans la société qui l'entoure et précisément dans cet avenir qui lui est proposé.

Certes, la puberté transforme le corps de la jeune fille. Il est plus fragile que naguère ; les organes féminins sont vulnérables, leur fonctionnement délicat ; insolites et gênants, les seins sont un fardeau ; dans les exercices violents, ils rappellent leur présence, ils frémissent, ils font mal. Dorénavant, la force musculaire, l'endurance, l'agilité de la femme sont inférieures à celle de l'homme. Le déséquilibre des sécrétions hormonales crée une instabilité nerveuse et vaso-motrice. La crise menstruelle est douloureuse : maux de tête, courbatures, douleurs de ventre rendent pénibles ou même impossibles les activités normales ; à ces malaises s'ajoutent souvent des troubles psychiques ; nerveuse, irritable, il est fréquent que la femme traverse chaque mois un état de semi-aliénation ; le contrôle du système nerveux et du système sympathique par les centres n'est plus assuré ; les troubles de la circulation, certaines auto-intoxications font du corps un écran qui s'interpose entre la femme et le monde, un brouillard brûlant qui pèse sur elle, l'étouffe et la sépare : à travers cette chair dolente et passive, l'univers entier est un fardeau trop lourd. Oppressée, submergée, elle devient étrangère à elle-même du fait qu'elle est étrangère au reste du monde.

C'est vers treize ans que les garçons font un véritable apprentissage de la violence, que se développent leur agressivité, leur volonté de puissance, leur goût du défi ; c'est justement à ce moment que la fillette renonce aux jeux brutaux. Ainsi, l'univers a un tout autre visage pour l'adolescent à qui il est permis de témoigner impérieusement de lui-même et pour l'adolescente dont les sentiments sont privés d'efficacité immédiate l'un remet sans cesse le monde en question, il peut, à chaque instant s'insurger contre le donné et il a donc l'impression quand il l'accepte de le confirmer activement ; l'autre ne fait que le subir ; le monde se définit sans elle et il a une figure immuable. Cette impuissance physique se traduit par une timidité plus générale ; elle ne croit pas à une force qu'elle n'a pas

expérimentée dans son corps ; elle n'ose pas entreprendre, se révolter, inventer : vouée à la docilité, à la résignation, elle ne peut qu'accepter dans la société une place toute faite. Elle prend l'ordre des choses comme donné.

On ne naît pas femme, on le devient.

Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, Gallimard, 1947.

Document 3

Nous n'avons plus besoin de maris pour avoir des enfants et nous n'avons plus à avoir d'enfants si nous n'en voulons pas. Et celles qui veulent leur propre enfant biologique sans avoir trouvé le bon géniteur vivent aujourd'hui à la bonne époque. Actuellement, aux États-Unis, 40 % des enfants naissent de mères non mariées. Toutes ces femmes n'ont pas pour autant volontairement préféré cette situation, mais le fait que tant de femmes des classes moyennes et supérieures choisissent d'emprunter ce chemin, et que des gays et des lesbiennes (mariés ou célibataires), ainsi que des femmes plus âgées, aient aussi des enfants, par adoption ou fécondation *in vitro*, a contribué à atténuer la stigmatisation des mères célibataires. Et non seulement il n'est plus mal vu d'être mère célibataire, mais la maternité en elle-même n'est plus obligatoire. Depuis 1976, le pourcentage de femmes entre 40 et 45 ans n'ayant pas eu d'enfants a presque doublé. Et une femme célibataire sans enfants d'un certain âge n'est plus automatiquement considérée comme une vieille fille stérile.

Tous ces changements dans la structure familiale s'expliquent principalement par les avancées du mouvement féministe. Au cours des cinquante dernières années, les femmes ont régulièrement gagné du terrain sur les hommes (et les ont même parfois dépassés) dans les secteurs de l'éducation et de l'emploi. Une étude de 2010 sur la population active urbaine, célibataire et sans enfants, entre 22 et 30 ans, a montré que les femmes de ce panel gagnaient en réalité 8 % de plus que les hommes. Les femmes ont également plus de chances que les hommes d'aller à l'université : en 2010, 55 % des diplômés universitaires ayant entre 25 et 29 ans étaient des femmes.

Les évolutions culturelles et technologiques qui ont rendu plausible cette position sur la maternité suffiraient à elles seules à faire repenser notre conception de la famille moderne. Mais, malheureusement, il se trouve qu'elles s'associent à une autre série d'évolutions qui peuvent se résumer en quelques mots : la détérioration de la condition masculine. Les hommes ont rapidement perdu du terrain face aux femmes, en termes de revenus, de réussite éducative et de perspectives d'emploi. L'année dernière, les femmes américaines occupaient 51,4 % de tous les postes dirigeants et professionnels, contre 26 % en 1980. Aujourd'hui, elles sont plus nombreuses que les hommes non seulement à l'université en général, mais aussi dans les cursus de second cycle. Elles ont obtenu 60 % des licences et des masters décernés en 2010, et les hommes sont désormais plus susceptibles que les femmes de n'en rester qu'aux études secondaires.

Les implications sont extraordinaires. Si les femmes sont en pleine ascension dans tous les secteurs de la société et si la parité sexuelle est réellement à portée de main, cela signifie que le régime matrimonial fondé sur une domination économique masculine écrasante vit peut-être ses derniers instants. Tant que les femmes étaient exclues des opportunités financières et éducatives réservées aux hommes, elles en étaient réduites à « se marier avec un beau parti ». Maintenant que nous pouvons travailler à notre propre statut et à notre sécurité, et que nous sommes donc libérées du besoin des hommes tel qu'il pouvait exister, nous sommes libres de les aimer davantage ou, du moins, de manière plus personnalisée, et c'est bien ce que devrait être l'amour, non ?

Mais, alors que la montée en puissance des femmes a été favorable à tous, le déclin des hommes a évidemment été une mauvaise nouvelle pour les hommes, et une mauvaise nouvelle pour le mariage. En dépit de tous les changements que l'institution a connus, les femmes américaines dans leur ensemble n'ont jamais été confrontées à une baisse aussi radicale du nombre d'hommes traditionnellement considérés comme « bons à marier » ; ceux qui sont mieux formés et gagnent plus qu'elles. Les femmes affrontent donc désormais ce que l'on pourrait appeler la « nouvelle pénurie ». Alors même qu'elles ont vu leur éventail d'options s'ouvrir ces dernières années, la nouvelle pénurie perturbe ce que les économistes appellent le « marché du mariage » en réduisant en réalité les choix disponibles, ce qui complique plus que jamais la rencontre d'un homme bien. Au train où vont les choses, le groupe d'hommes bons à marier de la prochaine génération sera considérablement plus petit.

Beaucoup de gens devraient peut-être envisager de ne jamais convoler dans la mesure où, désormais, par choix ou en raison des circonstances, nous sommes plus nombreux que jamais, les femmes comme les hommes, dans toutes les classes sociales, à passer de plus en plus d'années de nos vies d'adultes sans être mariés. Les chiffres sont frappants : le Bureau du recensement a signalé qu'en 2010 la proportion de foyers mariés aux États-Unis a chuté pour atteindre le chiffre de 48 %. La moitié de la population adulte est célibataire (contre 33 % en 1950), et cette part a de grandes chances de continuer à augmenter, étant donné la diversité des facteurs qui y contribuent. L'âge moyen du mariage augmente et, pour les plus riches et les plus éduqués, ce chiffre est encore plus élevé. L'année dernière, les femmes célibataires ont été près de deux fois plus nombreuses à acheter une maison que les hommes célibataires. Pourtant, comment voyons-nous les célibataires ? Comme des misanthropes perverses, des vieilles femmes à chats, des folles de chaussures obsédées par leurs rendez-vous amoureux, etc. – toutes terriblement seules, d'une manière ou d'une autre.

Notre fixation culturelle sur le couple est en réalité une évolution relativement récente. Bien que la « formation du couple » existe depuis environ 3,5 millions d'années, les chasseurs-cueilleurs vivaient au sein de groupes égalitaires, hommes et femmes partageant équitablement leur travail. Ils quittaient tous le camp le matin et revenaient à la fin de la journée avec leur butin. Les enfants étaient élevés collectivement. Par conséquent, les femmes et les hommes étaient sexuellement et socialement plus ou moins égaux, le divorce (ou son équivalent dans ce qui précède l'institution du mariage) était courant. De fait, on peut considérer que

la tendance contemporaine du mariage entre égaux est une manière pour nous d'avancer vers les profondeurs de l'Histoire, un retour aux relations sociales et sexuelles telles qu'elles étaient il y a plusieurs millions d'années.

D'après Kate Bolick, « Ni bague au doigt, ni corde au cou »,
Courrier International, n° 1155-56 du 20 décembre 2012 au 2 janvier 2013

Document 4

Pour comprendre l'élimination prénatale des filles en Asie, il faut prendre en compte la longue tradition de dévalorisation des femmes sur ce continent, tradition qui se manifeste toujours dans leur subordination aux hommes et dans un haut niveau de violences à leur égard. Depuis des siècles, l'Asie n'aime pas les filles. Des règles patriarcales leur refusent la valeur sociale accordée aux garçons et, dans la partie du continent concernée par la sélection des naissances – un bloc régional constitué de la Chine, de l'Inde, du Bangladesh, du Pakistan et de l'Afghanistan –, bien des femmes n'ont aucune maîtrise de leur destin. Seule l'Asie pousse cette inégalité de statut à son paroxysme : elle méprise les filles au point qu'une partie de la population les élimine physiquement avant la naissance.

Ce déséquilibre démographique n'est certes pas le premier qu'a créé l'homme. Par le passé, plusieurs pays (France, Allemagne, Russie, Vietnam...) ont ainsi connu des « classes creuses » parmi leur population masculine, en raison des pertes humaines dues aux guerres. Mais le déficit apparu en Asie est inédit par bien des aspects : il est le premier à affecter les femmes et à reposer sur des motivations sexistes, le seul à intervenir en temps de paix et surtout, à avoir atteint une telle ampleur : 100 millions d'êtres humains en moins.

Au regard du nombre d'habitants sur terre (6,5 milliards), cette brèche démographique peut apparaître mineure. Pourtant, c'est comme si un pays comme le Mexique avait été presque entièrement vidé de ses habitants. Et cette différence numérique, sur un continent qui abrite la moitié de la population mondiale, a une influence considérable ; sans l'Inde et la Chine, la planète serait majoritairement féminine, rappelle le démographe Christophe Z. Guilmoto. Mais, puisqu'il n'a jamais eu de précédent, cet affaiblissement du pôle féminin de l'Asie constitue une situation singulière, qui rend toute prédiction difficile : comment, en termes politiques et sociaux, va évoluer ce continent désormais majoritairement masculin ? La stabilité intérieure de l'Inde et de la Chine, les deux pays les plus touchés par ce déficit et aussi les plus peuplés du monde, s'en trouvera-t-elle affectée ? Et avec quelles répercussions sur le reste du continent ?

D'ici quinze ans, la Chine et l'Inde devront gérer plusieurs millions de célibataires, et ce pan de la société sera peut-être marginalisé ou enclin à plus de violence : à vrai dire, le comportement de ces laissés-pour-compte du mariage reste pour le moment assez imprévisible.

D'ailleurs, personne ne sait vraiment comment fonctionnent des sociétés qui atteignent un tel déséquilibre entre les sexes. Mais le fait que les autorités chinoises craignent ouvertement davantage de délinquance et même des troubles sociaux

n'incite pas à l'optimisme. Il est en effet assez peu vraisemblable que la violence envers les femmes décline. Comme il est peu probable que le commerce des femmes aux fins d'exploitation sexuelle diminue : en réalité, la prostitution est en train de devenir un secteur économique de plus en plus puissant en Asie. Le déficit de femmes ne fait finalement que créer les conditions d'une montée des tensions entre hommes et femmes et d'une déstabilisation dont on ignore encore la portée.

Ce qui semble plus probable, en revanche, est un recours accru aux activités illicites dans toutes les zones d'Asie concernées. Les autorités chinoises craignent une hausse « des crimes et des problèmes sociaux », c'est-à-dire de l'exploitation sexuelle et des trafics d'épouses et d'enfants.

Rien n'interdit en effet de penser que le recours à des fiancées achetées, qui prend de l'ampleur partout en Inde et en Chine, ne devienne à terme, pour les célibataires en quête d'épouse, une pratique courante, une habitude socialement admise. Les femmes en âge de se marier ne vont évidemment pas disparaître d'Asie mais, en se faisant plus rares, elles seront probablement davantage soumises à des tractations financières, marchandées, monnayées, trafiquées.

D'indésirables à la naissance, elles deviendront à l'âge adulte des objets d'envie, d'intérêt, de commerce. De nouveaux rapports d'argent pourraient aussi être introduits dans l'arrangement des mariages, comme vendre sa fille à un prétendant et non plus la donner, ou céder sa fille en mariage pour solder une dette, ce qui s'est déjà vu.

Et qui sait si certaines petites filles ne seront pas « réservées » dès leur naissance par une famille ayant un fils à marier ? Ce manque de femmes constitue une situation tellement inédite qu'il autorise finalement toutes les suppositions, y compris celles qui peuvent sembler totalement farfelues aujourd'hui.

En ce qui concerne la prostitution, la crainte d'une extension semble en revanche réaliste, car l'exploitation sexuelle des femmes est en plein essor : en Asie, une véritable économie du sexe est en train de s'instaurer, avec des réseaux transnationaux de proxénètes et une extension de la pornographie commerciale. À terme, il pourrait se constituer des « ghettos masculins » de célibataires dans les grandes villes chinoises, avec une offre assez large de services sexuels commercialisés. La prostitution atteindra peut-être un stade où les réseaux criminels qui y sont liés seront tellement puissants en Asie – et c'est déjà le cas de quelques mafias – qu'il sera tout simplement impossible de les combattre. Et ces économies criminelles finiront par gangrener le fonctionnement politique et social d'une partie des pays concernés.

Parallèlement, les violences sexuelles contre les femmes pourraient continuer à progresser. En d'autres termes, une partie des hommes d'Asie ne connaîtront à l'avenir les relations sexuelles avec les femmes que par le biais du commerce ou de la violence. Une évolution inquiétante que l'économiste indienne Kamla Bhasin résume d'une formule lapidaire : « Sans femmes, les hommes ne sont